



Louis-Ferdinand Céline
Œuvres

8

Œuvres de Céline

Édition présentée
par Frédéric Vitoux

Illustrations originales de
Raymond Moretti

**Aux éditions du Club
de l'Honnête Homme**

1981

© Gallimard et Club de l'Honnête Homme,
Paris, 1981.

© Éditions du Club de l'Honnête Homme,
pour les illustrations originales de Raymond Moretti,
Paris, 1981.

Nord

Sous peine de perdre le fil du discours, le sens de la narration et la portée de l'éternel balancement célinien entre chronique et roman, histoire et fiction, sous peine en un mot de perdre le « Nord », il convient de préciser d'abord les grandes étapes du parcours de Céline en Allemagne, entre 1944 et 1945. Autrement dit, toutes les données d'expérience qui ont alimenté ensuite la trilogie finale. Les faits d'abord, les mensonges et les somptuosités ensuite.

Dès le début 1944, Céline n'a qu'une idée fixe : gagner le Danemark où il a mis de l'argent de côté avant la guerre. Pour cela il doit traverser l'Allemagne. Certains ont accusé par la suite l'écrivain de s'être réfugié chez l'ennemi après le débarquement allié en Normandie. Pire qu'une malveillance, c'était une erreur. D'abord, la défaite allemande Céline la prévoyait depuis longtemps. Il n'aurait jamais songé à se mettre à l'abri dans un pays qu'il n'aimait guère, un pays promis de surcroît à un écrasement sans recours. Ensuite le Danemark lui semblait un territoire beaucoup plus accueillant. A son amie la danseuse Karen Marie Jensen, il avait confié bien avant les hostilités les fameuses pièces d'or qu'elle détenait là-bas en cachette. Une seule solution pour lui, Lucette et le chat Bébert : rejoindre donc Copenhague...

Impossible d'obtenir de France les visas nécessaires pour s'y rendre. Céline et sa suite se voient délivrer en revanche des visas pour l'Allemagne. Qu'à cela ne tienne ! Ils partiront d'abord pour le Reich et là-bas, ils aviseront.

Le 17 juin 1944, Céline, Lucette et Bébert s'embarquent à la gare de l'Est pour Baden-Baden. Là, ils séjournent au

Parç Hôtel, dans une ville d'eau encore douce, encore miraculeusement préservée des atteintes de la guerre. Bientôt les rejoint un étrange compagnon, l'acteur Robert Le Vigan, le premier maître du chat Bébert, vieux camarade de Céline à Montmartre, comédien exalté et suprêmement doué compromis dans les milieux de la collaboration. Le Vigan ne les quittera plus jusqu'à Sigmaringen.

Mais toujours pas de visa pour Céline qui fait un saut jusqu'à Berlin et y rencontre une ancienne relation, le docteur Haubolt haut placé dans la hiérarchie administrative des services de santé du Reich. Celui-ci s'offre à les prendre en charge. Il propose à Céline l'équivalent allemand de ses diplômes de médecin français et lui promet un poste de médecin rétribué. Céline refuse et lui demande un asile, si possible au nord de Berlin, à l'abri des bombes, d'où il pourra plus facilement, croit-il, se rendre au Danemark. Haubolt songe alors à une famille amie qui possédait un manoir déjà occupé en partie par des services de son administration. Ils pourront sur place trouver un accueil...

Finalement, à la fin août 1944, Céline, Lucette, Le Vigan et l'inséparable Bébert, ballotté par ses compagnons dans une gibecière percée de trous où il a trouvé abri grâce à l'ingéniosité de Lucette, gagnent le domaine des S. à Kränzlin, près de Neuruppin, à 60 kilomètres environ au nord-ouest de Berlin. Ils y séjourneront deux mois, jusqu'à la fin octobre. Une seule fois, Céline et Lucette tenteront une mission de reconnaissance vers Warnemünde au bord de la Baltique. Vainement ! La frontière est infranchissable, les conditions d'embarquement pour le Danemark impossibles à satisfaire. Ils reviendront découragés vers Kränzlin.

En septembre 1944, rappelons-le, les Allemands avaient installé dans l'enclave de Sigmaringen le gouvernement de Vichy replié dès l'avance des troupes anglo-américaines. Certains s'y considéraient comme virtuellement prisonniers des Allemands, tels Pétain, Laval, Marion ou Bichelonne. D'autres y entretenaient encore l'illusion d'un gouvernement français provisoire : Brinon, Déat, Doriot... Dès qu'il a appris la nouvelle, Céline a demandé l'autorisation de rejoindre en sa qualité de médecin la colonie française émigrée. Il se sent si isolé à Kränzlin, inutile, crevant de faim au milieu d'étrangers pour le moins hostiles. A tout prendre, il sera plus utile parmi ses compatriotes, même s'il entend prudemment se démarquer politiquement d'eux. Fin octobre, Céline et ses compagnons obtiennent les

papiers nécessaires. Ils prennent le train. Ils passent par Berlin, Leipzig, Fürth, Augsbourg, Ulm. A l'horizon, des bombes, du sang, des ruines, des flammes, des villes désertes, des rues désertes. A Ulm, on célèbre les funérailles de Rommel. Ont-ils rencontré là le maréchal Rundstedt, comme il est dit dans *Rigodon* ?

Ils séjournent donc à Sigmaringen de novembre 1944 à février 1945. Très vite, Le Vigan se fâche avec Céline qui s'est installé avec Lucette et Bébert à l'hôtel *Löwen* — et il les quitte, il ne les reverra plus. Tout en menant là-bas une vie épuisante de médecin bénévole de la colonie française, Céline songe désormais à gagner la Suisse à pied, distante d'à peine 40 kilomètres. Il s'entraîne à la marche, de nuit, dans la neige. Et Bébert suit... Mais Céline abandonne vite ce projet peu réalisable.

En mars 1945, ça y est ! Dans une Allemagne exsangue, Céline a réussi ce tour de force de décrocher enfin le fameux permis spécial pour gagner le Danemark. Il semble que lui et Lucette aient voulu alors laisser Bébert chez un épicier de Sigmaringen qui l'avait pris en affection, plutôt que de lui faire affronter les périls d'un nouveau voyage sous les bombes. Mais on ne se débarrasse pas du matou si facilement. Il s'est échappé du magasin, il a traversé la ville ventre à terre, moustaches en l'air, langue pendante, et il a pu rejoindre ses maîtres au moment du départ. En voyage !

Et quel voyage ! Près de trois semaines passées entre deux trains, deux alertes, deux bombardements, par toutes petites étapes, à travers Ulm, Kassel, Göttingen, Hanovre, Hambourg puis Flensburg. L'Allemagne dans toute sa longueur, du sud au nord cette fois... Près de Hanovre, une bombe explose près d'eux, Lucette est blessée au genou. Bébert, lui, s'en sort sans une égratignure ni un poil arraché. Céline écrira plus tard à l'un de ses amis, le docteur Camus : « Lucette l'avait mis (Bébert) dans une gibecière. Elle l'a porté ainsi sans boire, sans manger, sans pisser ni le reste pendant dix-huit jours et dix-huit nuits. Il n'a pas remué ni fait un seul miaou. Il se rendait compte de la tragédie. Nous avons changé vingt-sept fois de trains. Tout perdu et brûlé en route, sauf le chat. Nous avons fait des 37 kilomètres à pied, d'une armée à l'autre, sous des feux pire qu'en 17. » A Flensburg, Céline et sa suite sautent dans un train affrété par la Croix-Rouge suédoise. Le 27 mars, ils atteignent Copenhague. Fin de l'odyssée allemande...

Et début d'une odyssée littéraire! *D'un château l'autre* rassemble les mois de Sigmaringen, nous l'avons signalé. *Nord* évoque les étapes de Baden-Baden, Berlin et Kränzlin. Il manquait les deux voyages en train; c'est *Rigodon* qui va les décrire, télescopant sans aucune transition le premier parcours nord-sud jusqu'à Sigmaringen, puis le trajet sud-nord, de Sigmaringen à la frontière danoise, comme si Céline n'avait fait en somme que sauter d'un train à un autre.

Un point d'histoire encore. *Nord* sortit au mois de mai 1960, confirmant le succès de *D'un château l'autre*. La presse fut enthousiasmée. Céline accorda toutefois moins d'interviews. Une seule est à noter, au journal *Le Monde*. Sentait-il la mort arriver? Voulait-il achever coûte que coûte sa chronique des années allemandes? Il s'était remis à *Rigodon* qu'il pensait alors intituler « Colin-Maillard ». Après, c'était tout, il n'avait plus d'autres projets. Il parlait bien d'un livre sur les « Seigneurs de la médecine », d'un traité de danse inspiré des méthodes de sa femme Lucette Almanzor. Il faisait vaguement allusion aussi à un livre ultime : « L'Ambassadrice » — mais cela était encore si flou! A l'horizon, il n'y avait vraiment que *Rigodon* pour boucler la boucle et achever son dernier cycle romanesque...

En attendant, le succès de *Nord* fut vite interrompu. Le livre dut être en effet retiré de la vente quelques semaines après sa parution, à la suite d'une plainte déposée par Mme Asta S. qui se jugeait diffamée, ainsi que sa famille, par le récit fait par Céline de son séjour en leur propriété de Kränzlin, durant l'été 1944. Ah! les fameux délires de Céline, cette façon qu'il avait encore, dans *Nord*, de broder sur la réalité, d'utiliser les moindres petits faits vrais, les traits de caractères, les éléments de décor, et de les mal-mener, de les pousser jusqu'à l'ignoble, jusqu'au tragique, jusqu'au burlesque, ce génie qu'il avait de leur tordre le cou pour leur faire exprimer enfin leur qualité d'émotion la plus cachée! Mais voilà, Céline n'avait pas pris la peine de changer les noms propres, il pensait que la famille qu'il évoquait avait disparu dans les tourmentes de la fin de la guerre, ou s'était perdue à jamais à l'est, dans les zones d'occupation soviétique. Il se trompait — et Mme Asta S. n'était guère sensible aux inventions céliniennes, au portrait de son mari comme un cul-de-jatte épileptique et haineux

qu'elle était censée mener par le bout du nez, ou de son vieux beau-père comme un gâteux lubrique qui s'amusait à sauter les petites Polonaises et à uriner sur elles!...

Le docteur Haubolt avait intenté lui aussi une action contre l'éditeur et les héritiers de Céline (c'était plus tardivement, en novembre 1964); il appréciait modérément d'être traité d' « ogre ivrogne », de profiteur accumulateur de stocks alimentaires phénoménaux en une période de pénurie, voire de médecin sadique qui aurait procédé à des opérations sans anesthésie sur des prisonniers russes. Mais son action s'avéra sans objet puisque le livre était finalement reparu en octobre 1964, plus de trois ans après la mort de l'auteur, dans une nouvelle édition où les noms propres avaient été enfin modifiés.

Pas une mention du Danemark dans *Nord*, rien qui puisse expliquer l'attrance de Céline vers cet horizon brumeux, cette zone imprécise de la frontière, ce mirage vers lequel naviguent, comme dans une nef des fous, Céline et ses compagnons. Et pourtant, le nord est là, omniprésent et secret, il les aspire de Baden-Baden à Berlin, de Berlin à Zornhof (c'est le nouveau nom de Kränzlin), il les appelle peu à peu vers un long délire dont ils ne sortiront peut-être jamais indemnes.

Quel livre admirable que *Nord*, somptueusement fou et somptueusement ordonné, le dernier chef-d'œuvre de Céline! Il y a cette fascination magnétique et secrète qui aimante les héros jusque dans ces plaines désolées du Nord-Brandebourg, ces plaines illimitées, ces lignes d'ombres glaciaires avec la menace imprécise et poignante du déferlement de la Barbarie, l'arrivée des Russes sans doute, mais bien au-delà, une sorte de fin du monde, de déluge qui n'aurait plus qu'à recouvrir la plaine, qu'à parapher la fin d'une civilisation, qu'à noyer à jamais Céline, Bébert, Lucette, Le Vigan, les services allemands, les prisonniers, les petites Polonaises, les aristocrates prussiens, les romani-chels, les prostituées, bref ce petit condensé d'humanité réfugié dans cette arche de Noé improbable du domaine de Zornhof!

Bien sûr, on retrouve dans *Nord*, comme dans tous les derniers livres de Céline, ce jeu de va-et-vient entre passé et présent, entre Céline écrivant à son bureau de Meudon et Céline acteur dans la tourmente de l'Allemagne. Les

deux ans et demi qu'il prend, du printemps 1957 à la fin 1959, pour composer ce roman, on les devine ici, comme l'écho d'une chronique affaiblie. Céline fait allusion à Khrouchtchev, à la guerre d'Algérie, à l'arrivée de de Gaulle au pouvoir, au déjeuner Gromyko-Couve de Murville, il évoque aussi les spoutniks dont tout le monde parle. Mais au fond, ce premier niveau de lecture n'importe guère. Céline file vite vers Baden-Baden. Droit à l'essentiel.

« Vous vous dites en somme chroniqueur ?

— Ni plus ni moins!... »

Il file vers le passé, vers le nord, vers la féerie, parce qu'il est précisément beaucoup plus qu'un chroniqueur : il redonne vie au monde qu'il a observé. Et parce qu'il est qu'un chroniqueur aussi : c'est un menteur invétéré de ce beaucoup moins monde autrefois contemplé.

Dans un bel article de *Arts*, le 1^{er} juin 1960, Roger Nimier écrivait : « Quel cercle, quel enfer, quelle Allemagne sont le sujet de *Nord*? Son plus beau livre depuis le *Voyage au bout de la nuit*. D'abord l'empire de la gourmandise à Baden-Baden; celui des ruines, à Berlin; celui de la folie, à Zornhof, en Prusse. Les gourmands, les violents et les fous se succèdent dans cette chronique où l'Homme, égaré, circule en titubant. (...) C'est une leçon de style plutôt qu'une leçon de morale qu'il faut attendre de *Nord*. En effet, l'auteur n'est pas recommandable. Au lieu d'attaquer l'Armée, la Religion, la Famille, avec des majuscules et sans jamais heurter personne, il parle éternellement de ces choses très sérieuses : la mort de l'homme, sa peur, sa lâcheté. »

Cette progression que décèle Nimier est évidente, encore qu'on pourrait lui trouver d'autres qualificatifs. Mais Céline s'enfonce bien dans les cercles de son enfer. Le nord qui est son salut est aussi la boussole qui le mène à sa perte. Délicieuse euphorie que celle de l'hôtel *Brenner* de Baden-Baden avec la baronne von Seckt! La guerre est loin, l'éclat des bombes ne couvre pas les tintements de l'argenterie, le présent n'efface pas le passé d'un service désuet et d'une nourriture précieuse. Bébert, pendant ce temps, baguenaude dans le parc.

Au passé de Baden-Baden répond le présent de Berlin, une ville en ruine, une ville en toc, une ville qui n'existe plus, aussi fausse qu'un décor de théâtre. De belles façades et puis derrière, plus rien! Des éboulis, des gravats, des rôdeurs. La violence est là bien sûr, avec ses moujiks